

DÉLIVRANCE

par *William Aubry*

Notes sur ANDRE GIDE.

Je me souviens de ce temps encore si proche où une règle de collège m'obligeait de n'être pas moi-même, partant, de n'être pas.

Déjà Gide que je connaissais mal m'apparaissait symbole de la Délivrance ; déjà il revêtait pour moi l'acre saveur du Défendu, et, sans en avoir goûté, j'imaginai sur ma langue « le goût sauvage des glands doux ».

Je sentais en moi sourdre tant de révolte, tant de haine contre toute règle qui m'empêchait d'être, que je pensais souvent que Gide m'en délivrerait ; et ce fut mon péché, car chacun de nous doit se délivrer soi-même.

Dès ce verbe, je vois sourire Montherlant :

— « Ah ! vous avez donc besoin d'être délivré ? »

Comme j'envie ceux qui peuvent dire avec lui, pour le démon, pour le péché, pour les choses obscures de l'âme :

— « Que d'histoires pour des choses si simples. »

Qu'ils doivent être heureux ceux qui peuvent dire en toute franchise : « Je ne sais ce que c'est que l'inquiétude. »

Et pourtant, je n'envie pas leur bonheur, je ne veux pas de ce bonheur-là, qui sent le repu, le satisfait : horreur !

Je sens en moi s'agiter un problème ; mais que l'on n'aille pas s'imaginer que c'est Gide qui l'y a fait naître, car j'en ai toujours trouvé les données en mon âme. Si je conserve jalousement ses alternances, ce n'est pas que je veuille à tout prix rester triste parce que, comme dit Duhamel, je suis un tout jeune homme et que je me complais dans cette maladie de jeune chien. Ma maladie, si c'en est une, est l'anxiété et non la tristesse, et il faut être observateur bien superficiel pour nommer ainsi cette crise adolescente de l'âme qui suit immédiatement « l'âge de l'intelligence. »

Mais voilà, le plus souvent, nous confondons joie et bonheur parce que l'une est plus facile à atteindre que l'autre, et que nous ne sommes jamais sincères.

Vous qui cherchez la joie, qui désirez cette joie-là et qui la confondez intimement avec le bonheur, vous n'êtes que des lâches, et Duhamel est avec vous, qui serait dans le vrai si la tristesse était stérile.

Quel banal démon a donc soufflé à Montherlant cette pensée absurde : « Créer de la crise » en chaque adolescent.

Ce serait vulgariser un mal sublime qui ne se complait que dans les seules âmes d'élection. L'inquiétude, la plus belle des richesses, est née des paroles d'or que chaque homme distille en chaque âme, mises là pour germer, pressant en chaque terrain un suc différent qui rend son subtil parfum plus âcre et personnel, comme des grappes.

Peut-être croira-t-on que nous nous écartons de Gide, car, à coup sûr, l'on attendait une dissection savante des éléments Gidiens que nous aurions étendus encore palpitants et pourtant sans vie pour les examiner tout à loisir. Que non pas : il est des auteurs qu'il faut vivre pour comprendre. Gide est de ceux-là. Certains de mes lecteurs vont hausser les épaules, d'autres me plaindre, peut-être s'effrayer : malgré eux, je veux vivre cette vie, poursuivre ma délivrance.

Voici que je veux écrire un article sur Gide, et que, feuilletant nonchalamment ses critiques, je m'aperçois que l'on en a tout dit : tout et rien.

Mauriac l'a voulu voir chrétien, s'est efforcé à le suivre « à la trace de Dieu », tout comme jadis on a voulu convertir Rimbaud d'une manière posthume.

Porché s'est intéressé à ce curieux cas pour en disséquer adroitement les rouages, comme il l'a fait pour Verlaine. — Qu'importe, et pourquoi poser sans fin une question qui demeure sans réponse, qui ne demande pas de réponse. On a tout dit sur Gide, et pourtant rien; on l'a aimé, on l'a bafoué — on l'a honni et encensé. Ne cherchons pas par une curiosité cruelle à peser combien de sincérité est entrée dans ces jugements: l'écœurement s'ensuivrait.

Toute étude sur Gide se doit de commencer par celle du poète des « Nourritures terrestres ».

« Ce manuel d'évasion, de délivrance, il est d'usage qu'on m'y enferme... »

Usage faux et nullement fondé.

L'exaltation des désirs, un hymne aux désirs, à tous les désirs y compris les imaginatifs, voilà ce qui nous apparaît d'abord dans ce recueil. Goûter à toutes les joies, ne jamais repousser un désir, qui de nous ne connaît l'harmonieuse perversité de Ménalque ?

« Toute volupté est bonne et a besoin d'être goûtée ». Et plus je vais, plus je considère la satisfaction d'un choix comme une limitation définitive, quelque champ bien clos au sein de l'immensité grisante du possible.

« Disponible », c'est ainsi que devrait être l'artiste, s'il savait faire abandon de sa peau d'homme, et de sa civilisation. Et qu'importe s'il y a perversité pourvu qu'elle soit harmonieuse, car, s'il est un bonheur, il ne peut être que dans l'harmonie.

Mais je ne cherchais pas le désir pour lui-même, tout comme je ne suis pas inquiet pour l'inquiétude elle-même.

— Luxure ?

— Non, ce livre ne m'apprenait pas à rechercher la luxure, mais le désir le plus simple qui soit.

Non je ne peux sans mentir m'accuser de m'être créé d'artificielles sensations, car toujours j'ai cherché par tous les moyens celles qui peuvent exister, et qui se cachent dans la fraîcheur de la rosée et le silence de la nuit :

« Il y a des attentes nocturnes

« d'on ne sait encore quel amour... »

Mais voulant aller plus haut, suivant toujours sa pente « en montant », mon âme a recherché Dieu dans les vers, « ne souhaitant le trouver ailleurs que partout. »

Novalis a écrit quelque part :

« La poésie est le réel absolu ».

Le poète cherchera toujours la création d'un monde affranchi de l'espace et du temps, un monde absolu intrinsèquement mêlé au relatif.

Les vers semblent souvent écrits pour nous, et il ne suffit qu'à nous que cette magnifique sensation devienne réalité. Il faut ouvrir notre cœur aux vers des poètes comme spontanément la Vie s'élance vers le soleil. Quelle est donc cette âme qui se penche sur mon âme, ce cœur qui se règle au mien ? Il me semble à de certains instants que ces vers vont s'épanouir en moi, se mêler à mon sang, remplir tout mon être et m'idéaliser.

« L'homme, écrit M. Albert Béguin, pourvu qu'il sache vouloir, peut nourrir l'espoir de connaître dès cette terre la plénitude de la vie divine. »

« Le poète, nous dit Gide, est celui qui regarde; et que voit-il ? Le Paradis. »

La vie divine, voilà bien la hantise du poète. Mais pour exprimer cette vision celui-ci ne possède rien d'autre que le symbole, premier acheminement vers un mysticisme divin.

« Tout phénomène est le symbole d'une vérité... »

Et, si, pour M. André Rousseaux, l'émotion de cette poésie, de ce monde nouveau, est voisine de celle qu'inspire la religion, si les passages chrétiens d'Aurelia et des Fleurs du Mal lui apparaissent comme un recours à Dieu contre les égarements du mysticisme poétique, que dire alors de ceux de Gide ?

Vous étiez déjà à la trace de Dieu, car vous ne pouvez ne pas croire en Dieu.

— Qu'importe que je croie en Dieu, si je crois en moi-même et aux autres.

— Orgueil ! !

— Oui, orgueil, toujours orgueil ! — Ce sera là ma délivrance. Si je crains Dieu encore, c'est que je ne suis pas encore assez orgueilleux ! !

Mais mon âme toujours voulait aller plus loin : connaître, aimer les autres et me faire aimer d'eux.

Comprenez-moi bien, il ne s'agissait pas de Narcisse qui n'est qu'échec...

— Mais de quel symbole ?...

— Laissez-moi continuer... Mon image, c'est partout que je la cherchais, et Nathanaël n'en était encore que le profil. Il ne s'agissait pas d'être pour les autres un miroir réfléchissant bêtement n'importe quoi — j'ai toujours voulu sauvegarder ma personnalité — mais de les faire agir, et de connaître ainsi les deux côtés de la vie — l'intérieur, moi ; l'extérieur, les autres. Eux qui agissent, moi qui regarde et qui les fait agir.

— Mais c'est du « Paludes » :

— Je n'ai pas la prétention de m'attribuer ces idées mais de les vivre. Laissez-moi continuer... Et je multipliais ainsi à l'infini mes désirs et mes faims, sans espérer jamais les rassasier, car j'imaginai pour chaque être tous ces « possibles »

J'ai connu aussi avec « La Porte Etroite » cette subtile volupté du renoncement ; mais sans en abuser, je l'avoue ; tant d'autres faims tellement enivrantes sont nouvelles pour moi qui les attends.

Je vois que vous ne comprenez plus, et je sens sur vos lèvres la question du péché :

« Nathanaël, je ne crois pas au péché... »

Je devine votre effarement, qui fait songer à ce titre flamboyant que lançait un critique contemporain :

« A. Gide et le renoncement aux lois morales ».

Bien malgré moi, je souris : Rousseau ne critiquait-il pas Molière ?

Je sais que l'on a dit et répété que toute une génération avait été empoisonnée par Gide. Empoisonnée, mais parce qu'elle ne l'a pas compris, et à qui la faute ?

Je sais que l'on a dit, d'autre part, que malgré le conseil du Maître, Nathanaël ne jettera pas le livre, qu'il abandonnera tout, excepté son maître. Là, j'avoue ne plus comprendre. Il faut bien peu de personnalité pour s'identifier à ce point avec un homme, fût-il si désirable. Mais, en réfléchissant un peu, que nous enseigne Gide, si ce n'est à être nous-mêmes et non quelque autre médiocre ; pourquoi, alors, nous faudrait-il le quitter irrémédiablement et nous précipiter sur un anti-toxique : l'œuvre de Gide est belle, et depuis quand le beau est-il devenu haïssable ? Que veut dire cette « santé morale de l'art » qui n'a qu'une morale valable, unique : se vouloir beau. Salut suprême qui est pour Keats « une joie pour tous et à jamais ».

C'est pourquoi j'exècre les Tartuffes de l'Art, et qu'aux sépulcres blanchis de Mauriac, je préfère sans conteste l'inébranlable sincérité de Gide.

Ouvrant une carrière que je veux littéraire, je désire placer en lettres d'or :
SINCERITE.

Puisse ne jamais mon âme pécher contre l'intelligence.

— Confusion, confusion de tout.

— Laissez-moi continuer, s'il est écrit :

« Malheur à celui par qui le scandale arrive... »

Il est écrit aussi :

« Il faut que le scandale arrive... »

Si l'enfant s'en est allé, c'est parce que, intuitivement, il savait que sans Liberté il ne saurait y avoir de bonheur ; comme lui, délivrons-nous, soyons à jamais des dépayés. Ce n'est que dans ce but que Gide s'est écrié :

« Famille, je vous hais. »

Ce n'est que dans ce but qu'il a osé dire :

« Commandements de Dieu, vous avez endolori mon âme ».

Ne me dites pas que je cours à un échec, car, si je tombe, mon vertige est si enivrant que je veux fermer les yeux. Ma chute, si c'en est une, sera ma Délivrance, bien que je n'aie jamais cessé de vouloir monter.

Je ne sais si Gide était l'Enfant Prodigue, je ne sais s'il est revenu, s'il a échoué — qui le saura jamais ? — mais je sais que tout crie en moi que je suis le puiné.

Si même cela doit me conduire à la nuit, je serai DELIVRE ; et si l'on me demande alors où je veux aller, je pourrai répondre comme l'Œdipe aveuglé :

« DROIT DEVANT MOI PARMI LES HOMMES. »

— ... ?

— Délivrance, DELIVRANCE, ah ! il me faut un symbole...





C'était le soir bleu. Sur la terrasse qu'une mer encadrée de feuillages vient doucement frôler, ils se penchaient tous deux pour mieux voir. Le ciel parfois sanglottait des étoiles dont la mer amoureusement se paraît.

— La dernière fois que je le vis, c'était un soir de cet hiver...

L'autre s'est dressé, et l'on a vu son ombre courir sur les flots.

— Ah, non ! Ne me parle pas d'échec, et encore et toujours de renoncement. Je la connais ton histoire, car tu as dit « la dernière fois », paroles que je m'étais juré de ne jamais entendre. Crois-tu donc que le voyageur atteigne dès l'aube les portes de la ville ; crois-tu donc que le vent, la lumière si rouge à ses yeux fatigués lui soient miraculeusement épargnés ?

Dans cette longue marche à travers tous les sables, au son d'on ne sait quelle musique dont crissait tout le ciel, j'ai vu le monde se courber sous mes pieds, et le pâle horizon se peupler de mes rêves ; j'ai vu le monde entier, amie, comme je vois aujourd'hui cette mer, et ce n'était pas prodige.

Ici, là, comme partout, c'est la Vie ainsi qu'elle a été créée. Les fleurs parlent-elles du dernier jour où elles virent le soleil, et non de la prochaine aurore, l'unique aurore ?

Nous voici tous deux penchés à regarder le soir : il descend et avec lui le silence. — C'est l'heure où dans un cadre absurde chacun va chausser ses pantoufles, l'heure où le banquier las de tout ce jour va fermer son comptoir ; mais c'est l'heure aussi où les corps brûlant encore du soleil vont se transfigurer, l'heure des rendez-vous et des chaudes aventures : écoute, voici venir l'heure des âmes.

Déjà souvent nous avons vu la mer mourir, mais il semble ce soir qu'elle vienne seulement s'endormir et se figer en léthargie. Chaque être en la Nature va refermer sa vie pour écouter battre son cœur, courir son sang, murmurer sa prière. Voici venir la vie, la seule qui compte, celle des âmes.

C'est le moment où l'on peut voir, doucement halluciné, la vie et le monde enclos. Le ciel est plein de rumeurs, et je vois les sanglots qui peuplent le rivage : voici venir les âmes !

— Je ne vois que les flots, et cette morne mer où se perd ma souffrance...

— Regarde... Regarde tout en haut des rochers cette forme blanche qui contemple le ciel. Blanche, d'ici l'on ne peut voir que sa silhouette blanche comme une statue. L'on attend en vain qu'elle se mire et que son image devienne NARCISSE.

— En vain la mer mourante se renverse pour recueillir son image...

Mais elle, indifférente, ne frémit qu'à la brise, ne frémit qu'à son rêve.

— Je hais la jeune forme qui la prend dans ses bras et interrompt son rêve.

— Ils se sont enlacés, disparaissant derrière les roches.

— Elle comme à regret.

— Lui comme un désir.

— Je hais le baiser que le flot me redit, mais la vague revenant sans cesse, a murmuré encore ; et je hais la vague.

— Tais-toi ; comme eux parfois tu as descendu les roches ; respecte leur amour !

— Comment aurais-je su qu'alors j'empêchais une âme de prendre son essor, une âme de savoir. J'ai honte de cet amour...

— N'achève pas, car tu dirais à présent : « Je hais mon amour », sacrilège que seul j'accepte de reconnaître. Toi si pieuse, mise sur cette terre pour ressembler à Dieu et chanter sa louange ; toi qui sans cesse aspires à sa ressemblance et ne vis que par Lui, comment peux-tu haïr l'amour qui est ta vie, qui est ton sang. Moins bien partagé que toi, j'ai sans cesse recherché Dieu dans ses pensées.

Si tu avais marché les mêmes sentiers que moi pour parvenir à cette mer où j'ai trouvé mon repos, si tu avais battu les mêmes buissons que moi pour faire sourdre des sources et y boire, si tu avais connu mes soifs et mes attentes, jamais tu ne dirais « je hais », car partout je n'ai rencontré qu'amour. Ecoute : il y a longtemps déjà je suis parti avec ma seule pensée pour trésor, mon seul amour pour espérance. J'ai laissé derrière moi la longue chaumière dans son cadre doré ; la salle si fraîche où les hommes taciturnes mangent. Quelques marches à descendre m'ont séparé à jamais d'une vie dont la mémoire s'efface. Les aubes une à une ont cendré les chemins, et toujours le Printemps reculait à mes pas. Ne va pas me demander pourquoi je suis parti ; pourquoi ai-je abandonné les longs troupeaux dorés que j'avais à garder ; quels désirs en moi me poussaient à marcher, marcher sur ce soleil qui rougissait mes pieds ; quels gens, quels buissons j'ai perçus sur ma route ; si le sol était dur, si j'ai cueilli des fleurs : la mémoire s'efface, la mémoire s'efface ! !

Si le ciel était bleu, si la ville était blanche : comment en aurais-je la douce souvenance ? La mer est ici, immense et vide ; si j'ai recherché Dieu tout au long de ma route : tant d'eaux me séparent encore de son image. Pourtant je sais que ce voyage n'aura point été une inutile marche, qu'arrivé sur ces rives, je les suivrai longtemps sans que mon amour en soit affaibli.

Je sais aussi que j'ai bien fait, et que je puis te dire : j'ai vécu, j'ai agi : fais comme moi !

Il est déjà longtemps que mes pieds vont à nu, que mon manteau s'effrite. Demain, nu, je partirai, humide de rosée. Demain, quand l'aube pâlera les flots, quand quelque poudre d'or touchera chaque rose, nous partirons. Partout de belles filles tresseront des couronnes, de jeunes adolescents s'égaieront par les prés, et nous irons tous deux, faisant dire à leurs lèvres : quels sont ceux-ci qui n'osent point chanter ? Pour moi ce sera la première fois que le rire ne perlera ma bouche, car j'aurai vu ce soir l'horizon rougi des autres.

Ainsi suis-je arrivé au terme d'un voyage sans avoir rencontré Celui que j'attendais. Me revoilà encore au seuil de ma partance : un noir ennui pèse à mon cœur. Il me faut retrouver à ma chair attristée une nouvelle ardeur pour un nouvel amour. Pourtant de mon voyage il restera toujours quelque chaud souvenir du soleil brûlant l'impalpable poussière. Demain...

— Je ne partirai pas !

— Tu partiras ! Voyageuse d'un jour hésitant sur le seuil, quel conseil pourrait te donner celui qui sent en toi l'adorable compagne ?

— Je n'ai pas besoin de tes conseils, je ne veux pas de tes conseils.

— Un jour ou l'autre tu sentiras toi-même ce besoin et m'en remercieras. Parce que tu viens d'autres rives, parce que tu as connu d'autres hommes, voici que tu veux emmener avec toi leurs pensées et leurs gestes qui ne sont que péchés. — Parce que tu as connu ce qu'ils nomment amour — leur triste amour — tu contemples sans désirs leurs rives ensanglantées avec un morne regret de ne les plus connaître. Pauvre enfant, parce qu'un homme t'a dit « Je veux t'apprendre la joie », tu l'as suivi aveuglément à travers les épines, bien mieux, tu l'as aimé au milieu des épines.

Ne regrette plus rien, puisque tu as tout quitté ; si tu voulais te retourner, songe à l'aride statue de sel en laquelle Dieu te changerait !

Tourne tes yeux à présent vers ces menus chemins délaissés du pas des hommes, enfouis de verdure et de brumes, et qu'à chaque tournant tu reconnaîtras comme les seuls vrais chemins. Apprends à les découvrir, apprend à voir la vie, celle qui n'a commencé qu'après ta libération, qu'après ta Délivrance. C'est alors que tu sauras en jouir. Mais bientôt, je te le dis, ta jouissance sera de regarder. Ne va pas non plus t'imaginer, pauvre qui te crois délaissée, qu'il te suffise d'assister à la vie comme au théâtre un spectateur : je n'ai plus besoin de théâtre pour voir, d'estrade pour parler. Dis-toi que tu as toujours assez vu pour imaginer, assez vécu pour passer à l'action.

Si jamais tu agis, je ne te le défends pas, n'adore pas ton acte en lui-même, mais toi agissant : ce n'est pas là subtilité de philosophe, mais une règle de vie, un moyen de vivre, avec tout ce que ce mot peut renfermer de sublime et de néant.

Surtout ne reste pas dans cette morne stagnation où je t'ai vue tout à l'heure au couchant ; ne va pas t'arrêter dans cette lente progression qui doit trouver sa fin dans la connaissance d'un Dieu : Moi, j'ai recherché sans cesse Dieu, et s'il est vrai que je ne l'ai pas encore trouvé, peut-être un jour pourrai-je te dire quel il est : peut-être toi, peut-être moi.

Ne t'en vas pas non plus écouter les blasés, ceux qui croient au mal sur la terre, et se l'imaginant, vont créant son triomphe. De mal il n'en est point, car Dieu n'est pas le mal et ne l'a pas voulu.

— Je sens en moi des démons s'agiter, voudrais-tu nier leur existence ?

— Ce ne sont pas les démons qui te tourmentent, ce sont tes désirs, désirs charmants, désirs pressants, dont ta nature est pleine, dont ton sang va germer. Te trouveraient-ils lâches lorsqu'ils viennent vers toi pleins de grouillantes images ? Serais-tu incapable de vivre ?

— La vie prend fin devant cette mer, et malgré tes paroles, je sens que la vie s'est retirée de moi.

O Nuit, la plus belle des nuits, recueille-moi ce soir dans ton grand silence — Compte-moi une à une les étoiles de ton ciel, et rafraîchis mon front au vent de ton haleine.

O Nuit, la plus belle des nuits, je te sens frissonner jusqu'au fond de mon cœur. Jadis, lorsque j'étais toute petite, je te craignais, ô Nuit, et maintenant j'adore ton silence étonnant ; se peut-il que toi seule tu fasses ainsi silence, toi seule au milieu de la vie ?

O Nuit, mon cœur soupire en t'attendant ! Il me semble que cette nuit n'est pas comme les autres : tant de pensées obscurcissent mon front et se battent en mon cœur. Ce soir il me semble que l'immense Nature est plus calme qu'à l'ordinaire : les arbres se sont tu, et c'est à peine si l'on entend parfois le doux bruit de la mer. Je suis seule près de Vous, Seigneur. Ecoutez-moi, car je Vous parle ce soir comme jamais je ne l'ai fait :

Oh ! Je n'aurais pas dû l'écouter ! Non, ce ne sera jamais là ma Délivrance. Pourquoi me reprochait-il d'être attachée à ma chair ? Mon Dieu, si vous m'avez ainsi attachée à cette chair qui semble à de certains instants indiscrètement m'opprimer, c'est que je dois pour Vous la transfigurer, la chérir, peut-être même l'adorer.

Pourquoi a-t-il remis en mon âme les doutes de mon enfance ? Pourquoi faire renaître ces doutes et ces questions qui resteront sans réponse ? Jamais je n'irai chanter dans la campagne que je suis délivrée des désirs que vous avez daigné mettre en mon cœur, jamais je n'irai crier à tous les vents que je m'adore et que je trouve ma paix en contemplant mon visage, qui ne peut être beau qu'en Votre Ressemblance.

Votre image, Seigneur, n'est-ce pas que je l'ai toujours cherchée sans jamais me lasser, et que je la chercherai toujours sans jamais la trouver ? C'est peut-être vrai, après tout, que Vous n'existez pas, mais que m'importe !

Je ne cherche pas en vain les preuves que peut me donner le monde : celle des philosophes et celle du plus grand nombre ; votre preuve est en moi, non ailleurs. Que m'importe si vous n'existez pas puisque vous êtes mon rêve et qu'ainsi vous me consolez. Que puis-je chercher d'autre, sinon ma consolation ? En Vous, Seigneur, en Vous toujours. Chaque désir que vous m'envoyez, je veux le recueillir en une urne d'or qu'obstruera ma nature : je serai Votre théâtre, je serai Votre tribune. Il n'est pour moi à présent qu'un seul problème. A quoi bon cacher Votre visage, et me tenir ininspirée ? Je ne puis vivre que par Vous, car pour moi, vivre c'est comprendre, et Vous restez muet à mes questions. Quand donc verrai-je dans l'eau dormante onduler les traits de votre face ; quelle règle me donnerez-vous alors, et quel sera mon avenir ?

J'attends votre ordre qui me fera quitter ces rives.

— Viens ! Un jour tu seras Sapho... « Toute la lyre »...

WILLIAM AUBRY.